



LA CITE DES ECOLIERS

SYLVIE BLANCHET

CHAMP SOCIAL
EDITIONS

Préface

Les chroniques de Sylvie Blanchet nous plongent dans le quotidien d'une cité populaire dont l'apparente banalité fait immédiatement sens. L'attention apportée au menu détail, à ce que l'on voit sans toujours le remarquer, compose au fil de ces tranches de vie d'enfances populaires et écolières, un tableau profondément humain et sensible, touchant et parfois poignant. L'écriture, toute en nuances, nous guide avec une précision jamais ennuyeuse, vers des mondes si proches et si lointains à la fois. Se gardant de vouloir expliquer, Sylvie Blanchet s'attache à traquer les faits et mots qui tissent les réalités d'existences que l'on devine fragiles mais jamais résignées. Si elle n'a pas prétention à faire œuvre de sociologue, elle pourrait faire sienne l'idée selon laquelle, une description ayant besoin d'une explication ne serait alors qu'une mauvaise description (Bruno Latour, *Changer la société. Refaire de la sociologie*. La Découverte, 2007). Mais l'enjeu du livre se situe ailleurs. Car il invite à comprendre, touche après touche, ce qui trame ces vies à multiples facettes dont la différence, maillage de petites différences, questionne nos propres normes et valeurs, nos catégories de perception et de jugement. Sans misérabilisme ni dénonciation, Sylvie Blanchet se rapproche avec justesse au plus près de l'existence de ces familles et de ces enfants qu'elle côtoie, depuis de longues années, dans son métier d'enseignante spécialisée. Surtout, elle a appris à les observer et à les écouter

dans un savant mélange de connivence et de distance. Nombre de représentations et de préjugés se voient ainsi battus en brèche dès lors que le regard se resserre sur des gestes et paroles que la société tend à éluder ou à réprouver, sans parvenir à leur accorder la signification dont ils sont réellement investis. C'est par ce travail pointilliste et patient, au contact de ceux qui ne se plaignent guère, car « il faut bien vivre », que Sylvie Blanchet opère les déplacements indispensables à qui veut rendre justice à ces vies incertaines, au carrefour des mondes. « Les premiers mois, les premières années, écrit-elle, l'œil s'étonne : le quotidien de quartiers populaires ne cesse de surprendre. Mais le temps passant, il s'habitue : il ajuste ses propres normes ». Loin d'exalter l'étrangeté d'autres cultures, Sylvie Blanchet nous invite à rendre familiers ceux que l'on croyait si différents. Elle enrichit progressivement notre connaissance de ce qui construit ces vies nichées dans les marges et les interstices de la société et de la scolarité. Non pour dresser une irréductible barrière entre « eux » et « nous », mais pour souligner combien il peut être nécessaire de ne pas généraliser ni de figer les trajectoires et le devenir d'individus dont on découvre les ressources et capacités d'adaptation. On songe à Émile Durkheim lorsqu'il écrivait, que « la seule manière d'accéder au général, c'est d'étudier le particulier ». Particulariser le social, c'est considérer la dimension individuelle au sein d'un même groupe ou d'une même famille, bref, réintroduire la complexité, l'histoire et la singularité au cœur de nos destinées. On saisit alors au gré des portraits qui se succèdent, l'importance donnée aux mots qui jalonnent l'expression des enfants. Les jeux de langage et associations d'idées, qui sont la matière des interventions de Sylvie Blanchet

dans son activité professionnelle, aident à l'identification des points de tensions et déchirements vécus ou plutôt subis par des enfants ballotés dans des familles elles-mêmes malmenées par le destin. Ces histoires qui se croisent et que Sylvie Blanchet fait dialoguer entre elles, ont très souvent le chômage, l'immigration contrainte, la violence, les désunions ou pertes familiales pour toile de fond. Ces conditions de vie sont le terreau des difficultés d'apprentissage ou des symptômes des enfants mais elles ne prennent tout leur sens qu'à la lumière des tournants et événements biographiques vécus par les uns et les autres. En ce sens, Sylvie Blanchet se fait le témoin fidèle de ces enfances fragiles et chaotiques où se mêlent et s'entremêlent les souffrances et les deuils mais aussi les sourires et petits instants de bonheurs partagés. Si le décor peut sembler parfois bien sombre, il ne conduit pas les acteurs (enfants, parents, professionnels) au renoncement ou au fatalisme. L'école des quartiers populaires se débat au jour le jour avec ces multiples réalités qu'il ne sera désormais plus possible d'ignorer.

- 7

Pierre PÉRIER
Professeur de Sciences de l'éducation
Université Rennes 2

Introduction

L'école fait en France l'objet de multiples débats, qu'ils concernent les programmes, les rythmes ou les performances.

Les quartiers populaires, les fameuses « cités » sont de même l'objet d'innombrables reportages, enquêtes, déclarations et analyses, particulièrement dans les moments de crise, quand un fait divers est venu marquer l'actualité. Tout cela est intéressant. Mais subsiste un point d'ombre, celui du quotidien, du banal, de l'ordinaire : ordinaire des écoles, ordinaire des cités.

Travaillant de longue date (depuis 1999) en tant que « maîtresse G » de RASED (Réseau d'Aides Spécialisées aux Enfants en Difficulté) implantée sur le quartier populaire de la Source, à Orléans, et intervenant à ce titre dans plusieurs écoles maternelles et primaires de ce quartier, j'ai eu envie de prendre le pari d'additionner ces deux ordinaires.

Il me fallait pour cela, au fil des jours, prélever les anecdotes qui me semblaient les plus marquantes et les plus significatives. La mise en forme s'est étalée sur cinq années, de 2006 à 2011, années au cours desquelles une série de chroniques a été rédigée. Nombre d'entre elles ont été publiées par le quotidien La Croix, dans ses pages Parents et Enfants du mercredi.

Chacune de ces chroniques est un instantané : une scène que j'ai pu observer ; un propos qui m'a troublée ; une réflexion qui m'est venue en tête. Au fil du temps, et à mesure que la pile des chroniques s'épaississait, j'ai ressenti

l'envie de relier, de tisser, de mettre en relation ces instantanés : l'idée, c'était de chercher à offrir non plus des clichés en rafale mais une vue panoramique des écoles d'une part, de la cité d'autre part et des liens que les unes entretiennent avec l'autre.

La prise de vue n'est pas celle qu'aurait effectuée un enseignant en charge de classe exerçant à temps plein dans une seule et même école : l'une des caractéristiques du travail des membres des RASED, c'est en effet que leur intervention s'effectue sur plusieurs groupes scolaires ; groupes scolaires qui, en dépit de leur proximité géographique, présentent entre eux des différences souvent assez considérables.

Une autre caractéristique du travail des membres des RASED, c'est qu'ils interviennent auprès d'enfants en difficulté, difficultés essentiellement cognitives pour les « maîtres E », essentiellement comportementales pour les « maîtres G ». Les « maîtres G », dont je suis, ont, à l'instar des psychologues scolaires, à s'entretenir longuement et régulièrement avec les parents des enfants dont ils assurent le suivi : le lien qu'ils nouent avec les familles n'est donc pas tout à fait de même nature que celui que tissent les enseignants en charge de classes et les directeurs d'établissement.

L'angle de vue est en conséquence tant soit peu singulier. Le regard n'a pas, quant à lui, la prétention d'être neutre ni de faire le tour de la question. Il a en revanche celle d'être honnête, c'est-à-dire de ne pas falsifier intentionnellement les faits : si les prénoms ont pu être modifiés, si quelques données biographiques (en particulier les pays de provenance) ont pu parfois être changées, c'est uniquement pour préserver l'anonymat des personnes, enfants aussi bien que parents.